Plaisirs d'Eté

Depuis deux mois, Raymond et Tigrette se promettent un agréable séjour sur les côtes de la Manche. Au milieu de la nature épanouie, ils oublieront la terrible vie parisienne. Se levant avec le coq chantant, sans même jeter les yeux sur un journal, ils courront à travers la campagne, prenant deux bains par jour, mangeant comme des ogres pour dormir, le soir, d'un bon sommeil sans rêves.

Enfin, le jour du départ est arrivé. Ils se sont embarqués sur l'Ouest-Etat à destination d'Yport, petite plage normande, où ils parviennent, avec deux heures de retard, par une pluie battante.

Le train reparti, ils s'aperçoivent que leurs bagages ont pris une autre destination.

Le chef de gare, avec un petit sourire railleur. —Ne vous tourmentez pas. D'ici deux ou trois jours, huit jours au plus, je vous les ferai parvenir.

Tigrette, exaspérée. —Mais, monsieur le chef de gare, je n'ai même pas une chemise de nuit!

Le chef de gare, gracieux. —Je suis désolé, madame, d'être garçon, sinon j'aurais prié ma femme de vous en prêter une.

Raymond. —Je vais faire un procès à la compagnie.

Le chef de gare. —C'est votre droit. Mais, vous savez, les procès, c'est long et coûteux. On dit communément que le gagnant n'y retrouve même pas sa chemise..... — celle de madame n'est pas en question.

Raymond, furieux. —Cela suffit!.... Vous aurez de mes nouvelles.

Le chef de gare, toujours souriant. —J'en serai ravi, tout à fait ravi!

Mais les conducteurs des deux antiques pataches qui stationnent à l'extérieur de la petite gare presque perdue dans la campagne claquent du fouet, annonçant le départ. Courbant l'échine, presque aveuglé par la pluie qui lui fouette le visage, le jeune couple se précipite. Tigrette s'enfile dans une voiture, tandis que Raymond grimpe dans l'autre. Et comme, pour se faire concurrence, les deux guimbardes rivalisent de vitesse, elles démarrent au galop, dans un bruit si formidable de grincements et de grelots que les voituriers n'entendent pas les: "Arrêtez! arrêtez!" de leurs voyageurs respectifs.

Enfin, sur la place du Grand-Puits, après avoir été secoués durant une demi-heure, telles de petites salades dans de grands paniers, Raymond et Tigrette, contusionnés, les chapeaux bosselés, sont invités à quitter leurs véhicules. Il pleut toujours.

A l'abri sous le porche de l'hôtel Lebock, la patronne leur déclare aimablement qu'elle n'a plus de place.

Tigrette, navrée. — Comment, ni chambre ni bagage!.... Qu'allons-nous devenir?

Raymond.—Ouvre toujours ton parapluie.

Tigrette, tragique.—Ah mon Dieu! je l'ai oublié chez le chef de gare!

Mme Lebock.—Il ne faut pas vous inquiéter, ma petite dame, je trouverai toujours à vous loger. (Interpellant une femme qui passe.) Hé! la Tranquille, as-tu loué tes chambres? V'là deux Parisiens qui cherchent.

La Tranquille, une vieille tout de noir vêtue, s'approche, souriant aimablement d'une bouche dans laquelle il ne reste plus que deux dents. Et profitant de la pluie qui empêchera les clients de chercher ailleurs, bientôt elle conclut au double du prix qu'elle loue les autres années. Puis les emmenant à travers la grande rue qui, maintenant, se profile toute noire, éclairée par deux petites ampoules électriques dont la lueur perce péniblement le nuage de pluie; après leur avoir déclaré qu'elle leur fait faire un petit crochet pour prendre sa clé chez sa fille, elle énonce cette vérité:

—Pour du vilain temps, c'est du vilain temps!

Tigrette, se retroussant jusqu'au gras du mollet. — Vous pouvez le dire! Il y a longtemps qu'il fait mauvais dans votre pays?

La Tranquille. —Oh! pour ça, non! Un petit mois, tout au plus....

Raymond. — Un mois, mais c'est effrayant!

La Tranquille. — Oh! vous émouvez pas, ça changera avec la lune.

Tigrette. —Et quand est-ce la nouvelle lune?

La Tranquille. —J'sais pas au juste.... Y en a eu une avant-hier....

Raymond. —Eh bien! nous voilà frais!

Tigrette.—Tu peux le dire, mes vêtements sont traversés.... Pour deux sous je reprendrais le train.

Raymond.—Veux-tu te taire, blasphématrice! A peine débarquée, tu voudrais rentrer dans cette ville infâme, grande mangeuse de cerveaux humains?.. Non, non, non, demain il fera beau, demain nous courrons à travers la campagne verdoyante, nous nous baignerons dans la mer couleur de turquoise et nous nous sécherons ensuite aux rayons dorés du soleil.

Tigrette.—Ah! tu m'ennuies avec ton soleil. Depuis le temps qu'il est parti, on peut bien dire qu'il ne reviendra jamais!

Raymond.—Le soleil ne reviendra plus, enfant!.... Il sera là demain, je t'en donne ma parole.

Installés dans la petite maison de la mère Tranquille, après s'être, tant bien que mal, séchés à l'aide du petit poêle de la cuisine, qui les a enfumés comme deux jambons, Tigrette et Raymond se sont couchés dans un lit haut perché, aussi dur que les fagots qui sont sous les matelas, entre des draps rudes et humides. Fatigués, ils s'endorment, mais au milieu de la nuit, des rafales de vent, par à-coups, enveloppent la maison, l'agitant de sa base à son toit, sifflant sous les portes, arrachant les ardoises, faisant grincer les persiennes et, à l'aube, la bourrasque calmée, la mère Tranquille, qui tient à sa réputation de Normande très propre, se met à laver sa cuisine à grande eau et à grands claquements de sabots.

Le sommeil ne pouvant lutter contre le bruit, Raymond s'est levé et, son pantalon enfilé, s'est précipité vers la fenêtre.

Tigrette, dans un bâillement.—Quel temps fait-il?

Raymond.—Il pleut.

Tigrette, d'un coup, assise sur son lit, indignée.—Ce n'est pas possible!.... Il pleut encore?

Raymond.—Oui. Mais, tu sais, cela n'a guère d'importance à la mer. La marée modifie le temps. Elle monte, elle apporte la pluie, elle descend, elle l'emporte.... Il fera beau cet après-midi.

Tigrette.—Pourvu qu'on retrouve notre malle. S'il fait beau, je mettrai ma robe blanche.

Raymond.—Une robe blanche!.... Mais, pauvre petite, la rue n'est qu'un lac de boue; dans une seconde, ce serait une robe noire.

Tigrette.—C'est abominable si je ne puis mettre au 20 août une robe blanche que j'ai passé l'hiver à broder!....

Raymond. — Tu la mettras après-demain, c'est dimanche.

Tigrette.—Ou l'année prochaine!... Qu'est-ce que cela peut te faire? ... Tu n'as que le complet qui est sur ton dos.... Tandis que, moi, je possède six robes.... Egoïste.... égoïste!...

Raymond. — Ah! je t'en prie, ne nous chicanons pas.... Habille-toi et allons voir le bain... Il ne pleut plus, le ciel se nettoie.

Sans rencontrer âme qui vive, ils marchent avec d'infinies précautions entre les deux ruisseaux qui se sont presque rejoints. En passant devant la pâtissière, Raymond, pour rendre le sourire à Tigrette, l'invite à pénétrer. Mais, d'un geste, la marchande les arrête; elle n'a plus rien. Déjà les villas ont retenu tous ses gâteaux. Il y a tellement de monde, cette année! Il n'y a que les glaces qui ne marchent pas.... Avec un hochement de tête, ils partent. Du monde? C'est curieux, on se croirait dans un désert. La solitude commence à leur peser. Enfin, près du tennis, ils entendent des voix. Ils se précipitent. De joueurs point. Deux manœuvres jurent en balayant l'eau qui inonde les cours.

Dégoûté, le jeune ménage continue sa route vers la plage. Sur le galet, pas un baigneur. Dans le lointain, quelques pêcheurs, penchés sur les barres d'un énorme cabestan, pareils à des bœufs attelés, tournent lentement, afin d'échouer une barque de pêche. Mais bientôt un monsieur bedonnant s'approche. Il se présente; c'est le directeur du casino.

Raymond.—Dites-donc, il n'y a personne dans ce pays?....Le fait est qu'avec ce temps....

Le Directeur.—Monsieur, le temps n'a pas effrayé les villégiaturants; au contraire, ils sont très nombreux. Seulement, on ne les voit pas.

Tigrette.—C'est rigolo!....

Le Directeur.—C'est triste... Et tout cela, monsieur, madame, par la faute de M. Lelaid, un homme bien dangereux qui rôde le pays.

Raymond. — Comment peut-il?....

Le Directeur.—M. Lelaid est l'empereur du bridge. Il a répandu dans notre pays la maladie du "bridgitome" qui sévit ici en épidémie, faisant des ravages considérables. Tous mes abonnés en sont atteints et même le directeur de la poste qui en ferme son bureau cinq minutes avant l'heure. On ne se baigne plus, on ne consomme plus, on ne danse plus, on ne se promène plus, on ne joue plus au tennis, on bridge, monsieur, on bridge! Et le pis, c'est qu'on bridge à domicile. Nous avons ici M. Gieveau, l'auteur spirituel, jamais il ne vient au casino, il bridge dans son pavillon; le docteur Larate, le célèbre spécialiste des maladies de la parole, il bridge dans son automobile, sur la route, pour avoir plus d'air; l'industriel Phospho qui bridge dans sa roseraie; l'amiral Morot qui bridge dans un doris hors d'usage. Et, bien entendu, l'empereur qui bridge partout. Telle une guêpe mauvaise, il va de droite et de gauche, répandant le mal allant jusqu'à donner des leçons aux néophytes.

Raymond. — Dites-donc, ce n'est pas drôle pour ceux qui ne jouent pas?

Le Directeur.—C'est lamentable.... Par cette mauvaise saison, il serait si charmant de se réunir dans le casino.... Mais, pardon, voilà de nouveau la pluie, je rentre dans mon établissement.... Si monsieur et madame manquent de relations, je leur offre, pour aujourd'hui, l'entrée.... Nous pourrons toujours faire un petit bridge à trois.

DANIEL RICHE.

La Libératrice

Elle lui demanda:

—Dormez-vous?

Il répondit:

—Non: je pense.

—A quoi?

—A vos yeux qui regardent mes cheveux gris!

Il était couché à plat ventre dans l'herbe, le front sur ses bras repliés. Ses vêtements se tendaient, découvrant la forte musculature de ses épaules et de son torse. Au-dessus de son col, son cou bronzé semblait solide comme un tronc d'arbre.

—Mes cheveux gris!....

Il leva la tête et, les mentons dans les mains, regarda devant lui. La colline de Mustapha, toute orangeâtre et mimosée en fleurs, dévalait, blonde, et jusqu'à la mer et à gauche, sous le soleil, Alger faisait une grande tache blanche.

Mais rien ne le charmait, ni la beauté brûlante du jour, ni les mélopées des croyants en train de se laver les pieds dans la mosquée voisine, ni le grouillement de la vie indigène qu'il suivait au-dessous de lui, très bas, sur la route d'Hussein-dey.... Il répéta lentement avec un accent presque insaisissable: "Mes cheveux gris!" Et son beau visage, très britannique, prit une expression ambiguë.... Angoisse, défi, dédain, on ne savait pas bien.

Elle haussa les épaules, et riposta, nerveuse:

—Ne dites pas de bêtises, Ronald!

Sa voix tremblait, car elle l'aimait.

Il se retourna brusquement.

Elle était assise à côté de lui, par terre, dans les lentisques.

Il se rapprocha d'elle.

D'un blond chaud qui donnait à son teint la transparence d'une rose de Noël, elle rayonnait d'un éclat tout anglo-saxon, mais l'harmonie de ses gestes, l'emportement, l'enthousiasme, la complexité de son esprit, révélaient bien son origine française.

Veuve de marque de Lossac, née elle-même et riche, elle jouait de ses avantages pour se faire pardonner par le monde ses fantaisies et ses goûts nomades.

Comme elle portait toujours au bras une petite clochette d'or qui sonnait, sonnait, au moindre de ses mouvements, on l'appelait Clo.

Le nom lui allait bien et le tintement de la clochette la précédait partout comme une joyeuse nouvelle. Ronald Crossly, regardant son amie, pensait à toutes ces choses et songeait surtout qu'il donnerait volontiers le reste de sa vie pour se retrouver durant un an encore lieutenant aux "Scotch guards"....

Un rayon filtrait à travers les feuilles et la tête de Clo brillait. Ronald contourna du doigt une boucle qui tremblait, puis, pensant au "trop tard" qui recommençait à se gémissement, reprit sa position première. Clo rougit très fort, fronça les sourcils et avec cette franchise impitoyable qui la caractérisait, demanda:

—Quel âge avez-vous Rosny?

Il hésita une seconde et répondit:

—Cinquante ans le mois prochain.

Ils se tarent et regardèrent l'horizon!

.....

Au loin, une flottille de voiles rouges brillait sur la mer bleue, et de la campagne lourdement fleurie, une baée subtile s'élevait comme d'une cassolette. Clo, prise d'angoisse, se secoua et soupira:

—Allo Rosn?....

Mais il n'entendit pas, sa pensée galopait loin, loin en arrière, passant la revue de sa vie! Décourageante revue d'une armée morte..... Insipides triomphes mondains, passions médiocres, petits succès politiques, le tout dû à l'influence des siens en Angleterre. Rien ne vibrait là-dedans. Il n'aurait pas voulu ressusciter un geste, une heure! Et c'était la meilleure part de son existence!.... Ce qui venait!.. Eh bien, ce qui venait, c'était le fauteuil à son club de Londres, les bridges interminables, les rabâchages de vieux garçons. Il les observait depuis quelque temps, ceux qui avaient vécu comme lui, les solitaires cadets sur le retour, c'était pour tous la même histoire, une petite installation non loin du cercle; le soir, la partie, les journaux, puis un jour arrivait où on ne les voyait plus, un camarade demandait "What has happened to X....?" — "Probably not well!...." On envoyait aux nouvelles et on apprenait que depuis trois jours X.... était au cimetière.

Inquiète de son silence, elle lui posa la main sur l'épaule, il sursauta, se raccrochant avec peine à la réalité.... Comment était-il là?.... Et elle?.... Ah! oui! il se rappelait! Ils s'étaient rencontrés, comme tous les printemps, chez des amis, dans le Norfolk!.... Lasse de verdure, elle avait inventé tout d'un coup qu'il lui fallait voir l'Algérie pendant la chaleur.... C'était la saison à Londres, la saison à Paris, personne n'avait voulu la suivre, naturellement!.... Lui était venu, pourquoi?.... Il ne savait que trop pourquoi!

Et elle l'avait accepté comme compagnon sans l'ombre d'une hésitation!.... Elle a beau être veuve, libre, originale, si j'étais moins vieux, pensa-t-il, je ne serais pas là! Elle me considère comme une espèce de père, probablement!"

Il eut un ricanement intérieur et fixa férocement les tiges d'un aloès tatouées d'initiales par des amoureux. L'idée que Clo se trouvait hors d'âge le hantait. Il se savait encore beau pourtant, les preuves féminines ne lui manquaient pas! Il eut un geste d'impatience, s'appliqua à penser à des choses pratiques, à calculer le nombre de cartouches qu'il lui faudrait pour chasser en Kabylie.

Mais Clo, tout d'un coup, sauta sur ses pieds, s'adossa à l'olivier le plus proche, s'étira en faisant tinter sa clochette d'or et dit:

—"I say", Rosny, que pensez-vous de l'amour?

Il se leva et répondit sèchement:

—Rien de bon, ma chère!

La jeune femme hocha la tête et répondit:

—Moi non plus.

Subitement gênés, ils se baissèrent pour ramasser les objets qu'ils avaient laissé traîner dans l'herbe; de grands moustiques des pays chauds bourdonnaient autour d'eux, agressifs; Ronald en écrasa un, farouchement.... Alors elle se jeta contre lui comme s'il venait de lui sauver la vie. Une odeur douce montait de ses cheveux, et ses lèvres humides et rouges brillaient. Ronald sentit un coup sourd en lui, le sang lui monta au visage, il perdit la tête, et, soulevant impétueusement sa compagne, la broya contre lui.

Leurs bouches se joignirent.

.....

Deux mois après, ils se marièrent. Ils en avaient parlé durant leur fameux voyage, mais vaguement, saisis par la timidité des désirs profonds.

Ils s'espousèrent.

Ronald était distrait par un continuel examen de lui même! Svelte, solide, impeccable d'allure et de structure, il s'en prenait à son visage, y épiait les traces de fatigue, se tourmentait à escompter les jours de jeunesse qui lui restaient, s'assombrissait d'heure en heure et Clo prenait des angoisses pour de l'hésitation!

Elle s'absorbait dans les difficultés possibles de famille et de religion, dans la crainte que Ronald, avec la lâcheté ordinaire des hommes se recraquât devant les premiers obstacles?.... Et il prenait en servilité pour de la répugnance.

L'inquiétude les tenait à un tel point qu'ils n'avaient plus osé se toucher depuis leur premier baiser: la vie commune leur devenait un supplice cependant. La veille du jour où ils allaient se quitter, rentrant en Europe, sur le pont du bateau, devant une mer et un ciel de rêve, il eut le courage de lui dire:

—Clo, j'ai un horrible chagrin de vous laisser demain! Mais je serai vieux le premier et si vous m'épousiez, vous le regretteriez. Ensuite, j'aurais honte! Je ne veux pas, je ne veux pas vieillir devant vous!

Elle eut le geste brusque de quelqu'un qui se réveille, et demanda avec un son de voix étrange:

—Vieillir devant moi! Est-ce vraiment la seule chose que vous voyez entre nous?

Il eut un geste d'affirmation tellement sincère qu'elle eut honte de ses soupçons.... Elle appuya son menton sur sa main, réfléchit un instant et ajouta, très grave:

—Vous ne vieillirez pas!

Il leva les yeux. Une joie absolue irradiait d'elle... Aucune inquiétude ne pesait dans ses prunelles intenses; elle répéta, en se serrant contre lui:

—Tu ne vieilliras pas, parce que je t'aime!

Il y eut un petit silence, il baisa la tête... Que voulait-elle dire? Une façon, une seule existait de ne pas vieillir... et si terrible!... Avait-elle la pensée de celle-là? Serait-elle assez courageuse pour payer leur bonheur d'un prix aussi tragique? En quoi avait-il mérité un tel amour?

Clo lui dans un presste. Elle s'inclina vers lui et affirma avec la solennité d'un serment:

—Fiez-toi à moi! Aies toute confiance!

Il sentit qu'ils oscillaient un peste. Une fois sans mélange pénétra en lui!.... Et ce fut ce soir-là qu'ils se désirèrent.

.....

Quand deux êtres jeunes s'unissent, volent toute la vie devant eux, après le fringale des premiers jours d'union, ils marcent, s'égarent, se perdent peu à peu, donnant raison à la croyance française que les mariages d'amour sont rarement heureux. Mais quand vingt-cinq ans de différence existent entre un homme et une femme qui se tiennent par toutes les fibres, ils sentent le prix du temps, des caresses: rien ne les distrait l'un de l'autre.

Ronald et Clo s'aimèrent avec une fureur avide! Ils s'aimèrent des mois, des années. Le monde, les amis, les obligations sociales, tout disparut.

Ils voyagèrent sans cesse, ne se posant nulle part, ne s'attachant à personne, décidés à ce que ni être ni chose ne s'interposât entre eux. Angoisse latente, l'appréhension cruelle des inévitables fins d'amour, tout ce qui empoisonne les plus belles heures des amants ne pouvait les atteindre.

Tous leurs actes, tous leurs gestes, toutes leurs occupations s'identifiaient à leur amour car ils n'accomplissaient rien l'un sans l'autre et aucun calcul, aucun ménagement n'interrompaient la longue suite de leurs nuits amoureuses. Ces nuits mêmes étaient leur fierté, la base de leur vie, ils mesuraient l'avenir à la force de leurs étreintes.

Un soir vint cependant où Ronald s'endormit comme une masse avant même d'avoir tendu les lèvres à sa compagne.

La jeune femme attendit, le cœur battant. Les heures passèrent, l'aube vint, Ronald ne bougeait toujours pas. Elle pencha sur lui.

La clarté froide du matin révélait impitoyablement les rides de l'homme. Une légère sueur faisait luire ses narines et son menton était humide, parce qu'il avait ouvert la bouche en dormant. Une telle lassitude distendait tout ce visage que Clo comprit que le jour était arrivé. Un moment, elle tenta de reculer, de se prouver que des minutes divines les attendaient encore, que tout valait mieux.... la vieillesse, la déchéance, que la séparation immédiate en plein bonheur. Mais Ronald se tourna légèrement. Elle pensa à sa détresse au réveil, à ce qu'elle avait mutellement promis, à ce qu'il voulait d'elle!..

"Tu ne vieilliras pas, parce que je t'aime!"

Très pâle, elle prit le revolver qui attendait sur la table voisine, appuya le canon sur la tempe du dormeur ferma les yeux!.... Le coup partit; quelques gouttes de sang mouillèrent la main crispée de la libératrice.... Alors, de toutes ses forces, Clo appuya l'arme contre son cœur, une seconde détonation retentit, et les bras de la jeune femme, retombant inertes, la clochette d'or, dans le silence, sonna joyeusement!

Psychologie du Cinéma.

Le succès du cinéma reste incompréhensible à bien des gens cultivés: ils boudent à ce théâtre populaire qui les choque par les scénarios mélodramatiques et les grosses farces. La vérité est qu'il a surtout contre lui d'être un art de reproduction; et les raffinés n'aiment guère ces procédés, notamment que la photographie se mêle de rivaliser avec le dessin ou le phonographe avec le chant. Aussi discutons-le en le plaisir qu'on est étonné d'éprouver parfois au cinéma, et je connais plus d'un littérateur distingué qui aime les spectacles de l'écran, mais s'y rend en cachette.

Je voudrais essayer d'expliquer ce goût nouveau et chercher quelles raisons peuvent le justifier.

***

Le cinéma est bien des choses à la fois. D'abord un moyen d'information; et quand il montre des pays inconnus, une rue vivante du Japon, un intérieur hindou, lorsqu'il vous narre par des tableaux un événement récent, il vous donne de tout cela des impressions de réalité qu'aucune autre traduction ne saurait vous apporter aussi précisément. Dans ce sens, il sera un instrument historique incomparable.

Il est instructif dans des matières qui échappent à l'observation du public: en raccourcissant le temps il fait assister aux mouvements d'une fleur, au développement d'une plante. Il peut montrer les infiniment petits, le grouillement de la vie microscopique, des microbes. Plus simplement il permet de regarder le "comportement" des animaux, leurs habitudes, leurs actes, leurs gestes, la manière dont ils se nourrissent, et luttent. Et déjà ces scènes sortent du cadre des notions élémentaires. Lorsqu'on assiste aux combats féroces que des espèces différentes se livrent sous l'eau tranquille, il est sûr que cela émeut le sentiment et que cela excite la réflexion du spectateur le moins ouvert à la philosophie de la nature.

Toutes ces reproductions de scènes auxquelles nous ne pouvons assister et qui sont si éducatives pour les curieux de tous âges sont bien le domaine propre du cinéma. Je ne sais si c'est de l'art, ni dans quel ordre on peut classer ces spectacles; mais ils sont intéressants, instructifs et suggèrent—par le mouvement de la vie—des pensées qui dépassent vraiment le champ de la simple lanterne magique.

***

Avec ses scénarios, le cinéma est encore un véritable théâtre. Et ce théâtre est spécial, — d'abord, par les trucs photographiques, qui permettent de produire des scènes irréelles. On peut ainsi faire apparaître des personnes, leur faire accomplir des actes impossibles dans la vie réelle, des ascensions, des chutes, les mettre en apparence en présence d'animaux sauvages ou les situer dans des lieux où elles n'auraient pu se trouver. Il y a là des combinaisons susceptibles de traduire les imaginations les plus diverses, depuis la féerie jusqu'à la comédie fantastique. Mais jusqu'ici reconnaissons qu'on n'a tiré de ces moyens que des scènes assez naïves.

La projection cinématographique a sur le théâtre l'avantage d'évoquer devant les yeux du public des scènes, des sites, des êtres, qu'il serait impossible d'amener sur le "plateau." Lui seul peut donner des décors authentiques, une villa sur la Corniche, une rue de Londres, une futaie de Fontainebleau. Et ces cadres ont parfois une couleur, une lumière merveilleuses, auprès desquelles le talent des peintres décorateurs de nos théâtres paraît bien froid. Ici, c'est le cinéma qui est le vrai et le théâtre l'artificiel.

On a le moyen de représenter sur l'écran des spectacles impossibles à réaliser au théâtre, soit à cause de leur danger, soit parce que la succession des images est trop rapide pour la machination d'un théâtre. Ainsi, on a abondamment combiné des fantaisies qui amusent beaucoup le public populaire, une poursuite faite à travers mille obstacles qui sont successivement renversés,—étalages mis à terre, échafaudages écroulés, plafonds éventrés. En vérité, tous ces éléments n'ont encore été employés que dans des scénarios d'un art assez fruste. Mais ce sont des moyens nouveaux, qui étendent le pouvoir de ce théâtre spécial, dont il faut considérer moins ce qu'il a fait que ce qu'il est capable de faire.

***

Enfin, tout cela ôté, que reste-t-il de particulier au cinéma? Il a le mouvement, mais le théâtre aussi, et il n'a pas la parole ni le charme de la présence réelle. Comment cette expression si incomplète peut-elle charmer? Essayons de le comprendre.

La reproduction cinématographique plaît d'abord dans la mesure où elle est — comme la photographie — une reproduction, c'est-à-dire un aspect inaccoutumé qui éveille l'intérêt de l'esprit. C'est par cela que la photographie d'un être cher que l'on a près de soi demeure captivante.

Il y a autre chose. Un paysage peint séduit; et cependant on peut le voir au naturel. C'est aussi qu'en le composant et par le choix des éléments l'artiste a exprimé sa pensée et ajouté à la nature. Mais le cinéma choisit aussi et un artiste peut s'y révéler. Comme les autres arts, il est donc une expression intellectuelle; et c'est pourquoi nous pouvons attacher plus de curiosité, plus d'intérêt à un paysage de cinéma qu'à un paysage vrai, de de même à un groupe d'arbres peints qu'au jardin qui a servi de modèle.

Mais la reproduction altère les traits des personnes? Cette difficulté a été avantageuse, car elle a forcé à un choix rigoureux des acteurs. Cela paraît singulier à dire, mais les plus beaux visages féminins se volent au cinéma; car seuls les plus purs, les plus agréables peuvent lutter contre les déformations de l'écran. Et la beauté féminine joue dans tous les films — surtout d'origine américaine — l'attrait essentiel.

Il n'y a pas la parole et le scénario est réduit à la mimique? Mais la mimique est un langage qui — moins intellectuel que l'autre — est tout aussi émouvant. N'oublions pas que la parole n'est qu'un signe, comme le geste. Elle nous sert plus que les autres pour les pensées, mais non pour les sentiments. Avec les gestes, on ne saurait expliquer un problème mathématique, mais on peut traduire la plupart des problèmes moraux. Et le théâtre est un art d'émotion, de passion. La mimique, qui est l'expression du sentiment, se renforce à être seule: elle en devient plus aiguë comme chez l'aveugle le toucher. Et c'est pourquoi les scénarios du cinéma sont souvent plus émotionnants qu'une pièce de théâtre.

Du point de vue de l'hygiéniste, il est—comme moyen de récréation—à la fois plus dérivatif des préoccupations obsédantes et plus reposant pour notre attention intellectuelle qui n'a pas à suivre de conversation dans un langage dramatique, toujours un peu inaccoutumé.

***

Enfin le cinéma est, pour le curieux des choses sociales, infiniment supérieur au théâtre ordinaire. Pour ma part, j'avoue être un habitué de ce spectacle, qui est pour moi un champ d'observation. Ces petits scénarios, composés dans tous les pays, renseignent assez exactement sur les coutumes, les préjugés, les pensées directrices des sentiments et l'extérieur des divers milieux, si l'on fait la part de ce qui est art et moyens conventionnels des artistes et des metteurs en scène cinématographiques.

On pénètre alors l'âme populaire yankee ou italienne, comme nos voisins peuvent prendre avec nos films français une information de nos mœurs. Que de renseignements, que d'enseignements! L'amour italien y paraît naturel, sombre, tragique, sans partage, se plaçant au delà de toutes les conventions légales; l'amour américain est, au contraire, une chose plus intellectuelle, soumise d'abord au statut collectif et constituant un élément ordonné de vie sociale.

Le plus intéressant est l'expression des émotions, qui est le langage universel par quoi tous les peuples communiquent. Le cinéma est l'iconographie la plus vivante du sourire à travers les peuples. Une comédie jouée par des Japonais dans leur intérieur en apprend plus sur la physiologie de leurs sentiments que toutes les descriptions que nous en avons. En ce sens les films les plus caractéristiques sont ceux pris dans les milieux bien représentatifs. Je voudrais qu'on nous donnât des drames rustiques joués par des paysans, "les Pastorales" de Provence, par exemple; et, puisque le courant est à la décentralisation, on aurait là un moyen de donner de la vie à des manifestations d'arts locaux dont on pourrait ainsi garder quelques documents.

A l'inverse, les grands centres civilisés nous offrent des tableaux où l'uniformité de la vie sociale fait le monde bien petit. Cette rue moderne à des milliers de kilomètres de Paris, nous la voyons dans notre quartier. Ces toilettes qui s'y exhibent, nos femmes les portent encore. Mais cette uniformisation, qui rapproche les peuples par le dehors avant de les rapprocher par le dedans, n'est pas une chose moins saisissante.

Par tout cela le cinéma constitue des archives d'histoire, de sociologie, de faits divers, de théâtre qui seront bien curieux pour nos descendants. Quelle curiosité n'éprouverions nous pas à regarder un retour de campagne de Napoléon, une scène tragique mimée par Talma, ou, tout simplement, un bal chez Mme Récamier.

Le cinéma est, en définitive, autre que le théâtre, qu'il ne détruira évidemment pas, malgré son bon marché et la facilité de son installation. Mais—outre son rôle d'informateur et d'éducateur—il tient la place d'un art dramatique plus réaliste par le décor et la traduction extérieure des mœurs, plus puissant par l'émotion et par cela plus général, car tous— cultivés ou non—nous nous rapprochons par les sentiments et les émotions primaires.

C'est sans doute le théâtre sobre et synthétique de demain, populaire dans le sens où l'était Sophocle, social pour traduire l'âme moderne. Mais aucun dramaturge n'a encore trouvé la forme qui s'adapte parfaitement à ces moyens nouveaux.

DOCTEUR TOULOUSE.

La destruction des billets de banque.

Nous avons cité, l'autre jour, le conseil que donnait Tolstoï à l'une de ses admiratrices propriétaire de plusieurs millions en portefeuille:

"Brûlez tout ça, brûlez tout ça."

Si paradoxal que cela paraisse, ce conseil est actuellement suivi. Et par qui, s'il vous plaît? Par la Banque de France elle-même.

Il s'agit d'une opération à laquelle procède chaque semaine la Banque de France, soucieuse de l'hygiène.

Lorsque les billets sont par trop maculés et noircis, elle les retire de la circulation et les détruit. C'est ici que commence la difficulté: car, s'il est aisé de les dépenser, même par liasses considérables, il est plus difficile de les détruire complètement lorsqu'ils sont en grande quantité.

Berthelot avait imaginé un moyen qui fut longtemps en usage, mais qui offrait quelques inconvénients. Les services techniques de la Banque ont imaginé récemment un appareil, composé d'une cornue dans laquelle le papier se transforme en coke; celui-ci est porté à l'incandescence et de coupures de mille, de cinq cents, de cent et de cinquante francs, il ne reste bientôt plus que cendre; l'incinération de 150 kilogrammes de billets dure environ vingt heures.

Tout, — et même les billets — n'est il pas que vanité?

Oui, — hélas! — Il n'y a pas que les billets de banque à subir cette conflagration. Mais, chose singulière, les "billets doux" ne sont brûlés qu'au moment où les "feux de l'amour" sont éteints.

De ces deux sortes de papiers, quelle est celle qui dure le plus longtemps?

Pour la politesse

Décidément, la Ligue pour le réveil de la politesse n'a pas une très bonne presse. L'idée est, d'ailleurs, toute féminine, et le sexe fort reste sceptique à son endroit.

Il a, semble-t-il, quelques raisons de n'y pas croire. Voici en quels termes, pleins de réserves, le "Rappel" apprécie cet effort sans lendemain:

Il vient de se fonder une Ligue pour rétablir la.... politesse et la courtoisie. Ces deux vertus françaises se perdent, paraît-il. L'automobilisme, les sports, le métro, le besoin d'user la vie par tous les bouts ont détruit cette urbanité qui faisait, autrefois, notre réputation. On ne cède plus la place à une dame dans un autobus et dans le métro. On fume partout, sans en demander la permission. On ne reste plus découvert devant une femme en l'accostant, etc., etc.

Tout cela est vrai. Mais ce qui l'est tout autant, c'est que la femme modern-style affecte maintenant une allure garçonnière et adopte un langage peu fait pour encourager le marivaudage précieux et la politesse raffinée de nos pères.

Tout récemment, il nous est arrivé d'offrir une place, dans une voiture publique, à une dame qui se tenait debout sur la plateforme. La dame a refusé, par un haussement d'épaules des plus dédaigneux et n'a même pas daigné dire merci!

Allez donc, après cela, devenir un apôtre de la Ligue nouvelle!